

Entrevue avec Jean-Pierre Aubé

Sylvain Campeau

Number 106, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79457ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

2368-030X (print)

2368-0318 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Campeau, S. (2015). Entrevue avec Jean-Pierre Aubé. *ETC MEDIA*, (106), 54–57.

E N T R E V U E
JEAN-PIERRE AUBÉ



Jean-Pierre Aubé vient de terminer une période intense de travail, alors qu'il a présenté ses œuvres dans trois contextes différents. Après avoir participé à la Biennale de Venise, il a poursuivi son périple italien en exposant ses travaux récents dans une galerie romaine, pour terminer avec une exposition solo au Centre Expression de St-Hyacinthe.

Il était à la Biennale suite à l'initiative de Louise Déry, directrice de la Galerie de l'UQÀM. C'est ainsi que Jean-Pierre Aubé a œuvré pendant les journées professionnelles de l'ouverture de l'événement. Du 6 au 8 mai, aidé par une petite équipe de terrain, il a promené son dispositif mobile, composé d'un chariot vénitien, d'antennes faites de bâtons de hockey, de récepteurs et d'ordinateurs, dans le but de capter, comme il l'a déjà fait ailleurs l'« électrosmog » de Venise, c'est-à-dire l'ensemble des champs électromagnétiques, sillonnés par les communications électroniques des nombreux appareils sans fil en usage sur les lieux visités. Puis, au cours des soirées des 7 et 8 mai, de 21 h à 22 h 30, au Campo Santa Margherita, dans le quartier du Dorsoduro, il a offert la projection des bandes passantes recueillies dans la journée et conservées au moyen d'un logiciel prévu à cette fin. Par la suite, c'est à la galerie Radioartmobile, à Rome, qu'il a mis en relation, du 14 mai au 27 juin et toujours sous le commissariat de Louise Déry, les œuvres récentes de cette série *Electrosmog* avec d'autres travaux résultant du projet *V.L.F. Natural Radio*, et réalisés en Finlande, en Écosse et au Québec, en exploitant les basses fréquences émanant de phénomènes naturels comme les aurores boréales. De retour au Québec, du 23 mai au 9 août, il a ensuite présenté l'exposition *Satellites* au Centre Expression. Cette fois, les présences et données émanant des satellites sont au cœur de son investigation. Dans l'entrevue qui suit, lui et moi avons tenté de faire le bilan de cette tournée d'expositions.

Sylvain Campeau : La série *Electrosmog* est commencée depuis un certain temps. Tu avais déjà fait des captations du même type dans plusieurs villes lors d'un tour du monde qui t'a conduit tour à tour à Berlin, Istanbul, Mumbai, Hong Kong et San Francisco. À Venise, tu as de nouveau procédé à de telles captations, mais en action. Cette expérience était-elle très différente des précédentes ?

Jean-Pierre Aubé : C'était très différent parce qu'on était quand même trois avec nos antennes, au beau milieu des gens qui entraient sur le site de la Biennale lors de la première et de la deuxième journée d'ouverture. Nous étions donc beaucoup plus visibles. Contrairement aux projets précédents, dans le cadre de la série de voyages où je me servais de mes antennes, de mes radios et de mes ordinateurs pour capter les multiples fréquences présentes dans le lieu, à Venise, je m'intéressais plus particulièrement aux hautes fréquences, celles qui sont utilisées par les multiples objets communicationnels; donc, le Bluetooth, le WiFi, les communications par la voix ou au moyen de SMS. C'est une captation qui nécessite une grande proximité avec les émetteurs. Dans les séries précédentes d'*Electrosmog* et aussi de *V.L.F. Natural Radio*, dont des pièces ont été présentées à Rome, je m'intéressais à de plus basses fréquences. J'installais mon antenne dans des endroits cachés, mais je ne captais pas la présence des gens. À Venise, c'était complètement différent. Ces fréquences, beaucoup plus élevées, ne voyagent pas sur de grandes distances. Il faut donc être au milieu de la foule pour les capter. Nous travaillions donc, ensemble, à composer un mini-théâtre.

S. C. : Le public devait-il réagir à votre présence et à vos actions ?

J.-P. A. : Moins le matin que le soir ! C'est qu'on faisait face à deux publics totalement différents. Le matin, on avait affaire à des gens des milieux professionnels, au milieu desquels on enregistrerait les données. Il s'agissait surtout de contacts avec la classe artistique, laquelle ne s'étonnait pas de nous voir là. Les interactions étaient minimales. Le soir, c'était autre chose ! Au Campo Santa Margherita, nous sommes assez éloignés de la scène principale de l'événement. Loin des touristes, mais avec des Vénitiens ! Tout ce qui avait été capté le matin dans le cadre des activités de la Biennale était dévoilé le soir aux habitants de Venise. Avec nos ordinateurs et notre installation pour projection, on avait l'air de travailleurs du câble. Là, il y a

eu plus d'implication du public. Les gens venaient nous voir, reluquer les écrans d'ordinateur, nous parler dans les oreilles, passer devant l'écran, plutôt que de chercher un point de vue pour bien voir la projection, comme les visiteurs d'une galerie d'art l'auraient fait.

S. C. : Vous montriez les bandes passantes ?

J.-P. A. : On avait un scénario. On arrivait tous les trois avec nos *hoodies*, au dos desquels il y avait le sigle d'*Electrosmog*, ainsi que nos lampes frontales. On déployait ensuite notre équipement : un escabeau, des pinces, des courroies, notre écran de carton. Une demi-heure plus tard, nous étions prêts. Je montais les antennes pour continuer de faire des captations. Ensuite, on montrait les spectrogrammes en cascades, ce qui permettait de voir apparaître les traces de l'énergie envoyée par les téléphones cellulaires. Pour décrire ce qui se passait, au moyen d'un laser rouge, nous avons projeté, sur les murs du Campo, quatre ou cinq phrases traduites en italien, présentant les étapes de nos actions. Et on finissait par la vidéo *Electrosmog* de Venise, en boucle, pendant qu'on rangeait notre matériel.

On peut dire que ça a assez bien fonctionné. Il y avait des gens qui ouvraient ou fermaient leur téléphone cellulaire quand ils comprenaient ce qu'on était en train de monter.

S. C. : Par la suite, tu devais présenter une exposition à Rome, à la galerie *Radioartmobile*...

J.-P. A. : Oui ! La galerie mettait à notre disposition quatre salles où j'ai pu présenter plusieurs œuvres radio, surtout *Electrosmog*. Mais aussi des travaux plus anciens, issus de *V.L.F. Natural Radio*, qui témoignent de mes captures de sons effectuées en 2002-2003 à Saint-Jean-Port-Joli, à Jerisjärvi, en Finlande et à Meall Fuar-Mhonaich, en Écosse. Dans un montage vidéographique et sonore, ces ondes myriamétriques, de très basses fréquences, provoquées par des phénomènes naturels comme les orages, les vents solaires et les aurores boréales deviennent audibles. Ces fréquences sont de plus en plus menacées par l'accroissement des activités électromagnétiques d'origine technologique. Il était intéressant de voir ces œuvres jumelées avec des exemples d'*Electrosmog*. Radio naturelle versus occupation technologique des ondes !

S. C. : Tout cela, pour finir avec l'exposition *Satellites* au Centre Expression...

J.-P. A. : Ce sont là des travaux commencés eux aussi en 2008, en même temps qu'*Electrosmog*. Avec *Electrosmog*, le but – utopique – était de faire un système qui me permette de tracer l'image de l'ensemble des fréquences présentes dans un lieu donné, ainsi que de la densité et du type d'émissions. Mais il y a des ondes que je ne peux pas capter et ce sont celles des satellites. On a affaire à des objets volant entre 200 et 50 000 kilomètres de distance de nous, et pouvant voyager jusqu'à 30 000 kilomètres/heure. Ce sont donc des modes de transmission radio qui sont hyper précis, ultra raffinés. Un peu comme pour la téléphonie cellulaire. Ce satellite, il faut d'abord le trouver, puis connaître sa fréquence et finalement le suivre, puisqu'il voyage au-dessus de nos têtes. À la Galerie Expression, je présente les résultats d'analyses, de calculs et de projections réalisés à partir de bases de données. L'une d'entre elles répertorie les quelque 45 000 objets flottants dans l'espace¹. J'expose en même temps mon propre petit satellite – qu'il faudrait un jour mettre en orbite.

À suivre, donc...

Entrevue par Sylvain Campeau

¹ Cette dernière est gérée par l'ONU, puisque c'est une résolution de cet organisme qui oblige tout un chacun à fournir les données permettant de localiser ces objets volants, et même les résidus des vols spatiaux.



